



A L'HOPITAL

Jean à sa
petite sœur Rose-Pompon.

Ma chère petite sœur,

Tu vas bientôt me voir revenir à la maison, car je suis, depuis ce matin, en possession d'une tête toute neuve.

J'étais, après mon accident, très préoccupé de l'impression que me causerait une nouvelle caboche. J'avais peur de perdre la mémoire, de changer de caractère, de devenir insupportable... Eh bien, pas du tout!



Elle tomba.

Je suis toujours le même Jean et j'en suis fort aise. Il est vrai que j'ai conservé la même perruque et les mêmes yeux, cela est peut-être pour quelque chose dans mon absence de sensations nouvelles.

Mais, j'y pense. Tu ne sais pas comment mon accident est arrivé. Tu étais, ce jour-là, chez ton amie Colette. C'était le lendemain de mon baptême, tu dois t'en souvenir? Ma maman ne me quittait pas d'une seconde. Elle m'avait constam-

ment dans ses bras et m'emmenait partout avec elle.

A cinq heures de l'après-midi, voici grand'mère qui rentre. Maman m'avait mis une nouvelle robe. Elle se précipite dans la galerie pour la faire admirer à grand'mère. Elle se prend le pied dans le tapis, elle tombe sans se faire de mal, heureusement, mais en me projetant contre le coffre à bois, tout hérissé de sculptures. Quand on m'a relevé, j'avais la figure en miettes... et j'étais si étourdi que je ne pouvais plus assembler deux idées.

Les hurlements de Thérèse me rappelèrent à la réalité. Je compris que grand'mère, très fâchée de cet accident, qui n'est pas le premier de ce genre, refusait de me faire réparer. Je me demandais si je n'allais pas finir tout bonnement à la poubelle, quand, tout à coup, la paix s'est faite entre Thérèse et grand'mère, à condition que maman payerait mon raccommodage avec sa tirelire.

Pauvre maman! Elle était bien désolée. Cependant, comme elle tient à son bébé Jean plus qu'à tout, elle a sacrifié le contenu de sa tirelire et a donné six francs, six beaux francs



Des cisailles, des pots de colle.



Je fus placée dans un casier.

tout neufs qu'elle gardait depuis bientôt un an, à grand'mère.

Le lendemain, on m'a fourré dans un papier et en route pour l'hôpital. As-tu jamais vu un hôpital de poupées, Rose-Pompon? J'en ai eu une fière surprise, en arrivant!

Je m'attendais à trouver des lits bien blancs, rangés dans une grande chambre bien claire, comme dans la maison de santé où maman a été opérée de l'appendicite l'année dernière? Te rappelles-tu que nous avons été la voir plusieurs fois et que nous nous disions que ce devait être très amusant de passer quelques semaines dans un hôpital.

Ah! ma chère! Je ne sais si tous les hôpitaux de poupées se ressemblent, mais celui dans lequel je suis tombé n'a rien de commun avec ce que j'imaginais.

Au lieu d'une grande chambre claire et bien aérée, une toute petite pièce encombrée de tables, de cartons, de casiers, et d'ouvrières. Sur les tables, des pinces, des ciseaux,



Mon infirmière enleva.

des aiguilles, des pots de colle, des horreurs, quoi !

Je fus, en arrivant, gratifié d'un numéro et placé dans un des casiers qui se trouvaient le long des murs. Je pensais y rester quelques heures ; au bout de quinze jours personne ne s'était encore occupé de moi. Je pensais à toi, ma petite Rose Pompon, à ma maman qui devait trouver le temps si long et je maudissais cet horrible hôpital.

Enfin, un matin, une jeune fille se dirigea vers l'endroit où j'étais perché. Elle saisit d'abord plusieurs paquets qu'à leur forme je reconnus pour des compagnons de misère ; puis elle m'atteignit et me plaça le premier sur sa table :

— Oh ! en voilà un qui s'est fait bien mal, dit-elle en m'examinant de près.

Puis elle demanda à haute voix :

— Monsieur Roger, y a-t-il encore des têtes de bébés caractérisés ?

— Oui, une ou deux dans l'armoire du fond.

La jeune fille disparut et revint bientôt avec une tête absolument semblable à celle que je possédais, avec cette différence qu'elle était intacte et que j'étais sérieusement endommagé.

Mon infirmière commença par enlever ma perruque qui tenait encore très fort à plusieurs endroits. Elle pratiqua cette opération avec une douceur dont je lui sus un gré infini, puis elle mit de côté mes yeux et, d'un coup de ciseaux, elle me décapita.

A partir de ce moment, je n'ai plus une notion bien exacte de ce qui se passa, mais tout à coup, les idées me revenant, je compris que j'avais de nouveau une tête sur les épaules. C'est une sensation que je n'oublierai pas de sitôt. Le recolage de la perruque n'est pas très agréable. On vous tire les cheveux et on vous comprime si fort la tête que c'est un vrai supplice. Pour être beau, il faut souffrir.

Je suis maintenant reperché sur mon casier et j'attends... je ne sais quoi. Peut-être qu'on m'expédie, peut-être qu'on vienne me chercher. Je crois que mon séjour ici ne durera plus très longtemps, car je vois chaque jour disparaître les convalescents.

Je ne sais si j'ai vraiment la même tête qu'auparavant. Je n'ai pu trouver une seule glace pour faire la comparaison. Pourvu que Thérèse me reconnaisse ! Elle avait bien recommandé qu'on ne change pas ma bobine !

Adieu, ma petite Rose-Pompon, j'ai hâte de te revoir et de retrouver ma maman. Je compte sur toi pour me raconter tout ce qui s'est passé en mon absence. Avez-vous eu la visite de Babiole et de Folette ? Ces deux petites chiennes font-elles toujours la joie de Thérèse et la tienne ? Je t'embrasse, ma poupée chérie.

Ton gentil petit frère,

JEAN.

HISTOIRE D'UN HARICOT

Un dimanche matin, une jolie petite fille nommée Geneviève entra dans la boutique de la vieille mère Javotte et lui demanda pour un sou de haricots.

— Pour un sou, vous n'en aurez pas beaucoup, ma mignonne.

— Oh ! ce'a ne fait rien, mère Javotte, c'est pour les planter.

— Alors, c'est différent. Desquels voulez-vous ? Des blancs, des rouges, des noirs ?

— De ceux qui pousseront le plus vite, mère Javotte.

— Ce sont les noirs, des haricots de Belgique. Tenez, ma mignonne, en voilà une bonne mesure pour un sou.

Geneviève tendit son sou et, munie de son précieux petit paquet, revint toute seule à la maison, car il n'y avait qu'une rue à traverser,



Bonjour, mère Javotte.

une tranquille rue de province où l'herbe poussait entre les pavés.

Dans un joli petit pot qu'on lui avait donné la veille, Geneviève déposa de la terre qu'elle tassa avec ses petits doigts, puis elle choisit, dans ses haricots, celui qui lui paraissait le plus beau et elle le plaça bien au milieu, en ayant soin de lui faire beaucoup de recommandations, entre autres celles d'être bien sage et de pousser très vite. Ensuite elle le recouvrit de terre, l'arrosa et attendit...

Dans la terre, le haricot dormait, il dormait même si profondément qu'il n'avait pas conscience d'avoir quitté la mère Javotte. Il se croyait toujours dans le grand sac avec ses camarades. Mais, un beau jour, comme Geneviève ne manquait jamais de l'arroser tous les matins, il sentit comme un fourmillement dans tout son corps et se réveilla... Une bonne sensation d'humidité lui fit comprendre qu'il était dans la terre, dans cette bonne terre qu'il aimait tant. Il constata alors qu'il avait grand faim ! Il savait bien que, dans la terre, il trouverait de quoi se nourrir, mais il était en-



Et le le plaça sous la terre.

fermé dans sa peau et il ne parvenait pas à en sortir.

En faisant des efforts pour essayer de trouver une porte, il s'aperçut qu'il était devenu tout mou. Il se rappela alors qu'il devait manger de cette pâte tendre que sa maman lui avait justement donnée pour se nourrir en attendant qu'il soit assez fort pour chercher sa subsistance lui-même. Il y goûta, la trouva exquise et se mit à dévorer comme un vrai petit glouton. Il mangeait, il mangeait toute la journée, si bien qu'au bout de très peu de temps il était devenu si gros que sa peau se fendit.

Rien ne peut faire plus de plaisir à un bébé haricot que de sentir sa



Une vilaine chenille.

peau éclater! Cela lui prouve qu'il est en train de devenir un grand garçon et il n'y a pas de constatation plus agréable au monde!

Notre haricot, ou plutôt le haricot de Geneviève, — car la mignonne ne cessait de le surveiller, et elle trouvait le temps bien long, elle qui ne pouvait voir ce qui se passait — le haricot de Geneviève, disions-nous, se glissa tout doucement par la fente qui s'était produite... et entra dans la terre.

Il était si content de se sentir une petite racine! car c'était bel et bien une gentille racine qui s'était échappée de sa prison et qui s'enfonçait à chaque instant davantage dans la terre.

Ah! elle n'était pas embarrassée pour se frayer un chemin et pour absorber les sucs qui devaient la nourrir! Quand elle rencontrait des petits cailloux elle tournait tout autour et quand elle se cognait à une grosse motte plus dure que les autres elle trouvait toujours un moyen de passer au travers.

La racine s'allongeait, s'allongeait, et le haricot, cependant, n'était pas heureux! Il en avait assez de toujours vivre dans l'obscurité: il aurait bien voulu voir un peu ce qui se passait au-dessus de lui et regarder la belle lumière du soleil qu'il se rappelait avoir déjà contemplé. On était à la fin d'avril, il devait faire si beau là-haut! Et il y retrouverait peut-être des petits amis!

Cette dernière considération lui redonna du courage et il se mit à pousser, avec sa tête, aussi fort qu'il pouvait, si bien qu'un beau matin il entendit Geneviève s'écrier:

— Oh! maman, viens vite voir! Mon haricot pousse! Il est sorti! Que je suis contente! Comme j'aurai du plaisir à l'arroser maintenant!

La maman de Geneviève constata en effet une petite pointe verte qui sortait de terre, et elle promit à sa fille qu'avant peu elle verrait apparaître les deux premières feuilles.

Elle ne se trompait pas. Le lendemain, le haricot sortait un petit peu plus; le surlendemain, encore

un petit peu plus, et le troisième jour Geneviève découvrit les feuilles.

Oh! elles n'étaient ni grandes, ni bien jolies encore, toutes ratatinées et fripées, mais enfin c'étaient des feuilles et je ne pourrais pas dire qui était le plus fier, du haricot ou de Geneviève. Je crois tout de même que c'était le haricot, car il les dressait, ses deux petites feuilles, avec beaucoup d'orgueil.

Elles étaient devenues très grandes et très belles, et même il en poussait d'autres, lorsqu'il se produisit un accident épouvantable. Une vilaine petite chenille, née on ne sait où, grimpa le long de la tige, s'installa sur une feuille et se mit à manger, à manger, à manger, comme une affreuse gourmande qu'elle était.

Vous pensez si le haricot était mécontent et inquiet. Il se disait: « Si elle me mange toutes mes feuilles, la coquine, comment ferai-je pour respirer? »

C'est que, vraiment, elle semblait avoir un appétit féroce, cette chenille. Elle avait fait un énorme trou dans la feuille et elle n'avait pas l'air de vouloir interrompre un si bon repas, quand tout à coup le haricot reçut sur la tête un choc tellement violent qu'il crut à un tremblement de terre.

Or, savez-vous ce que c'était? Une gentille hirondelle, qui avait aperçu la chenille et qui pensait que ses bébés seraient bien contents de la manger. Chacun son tour!

Ainsi le haricot fut délivré, et comme il lui restait encore assez de feuilles pour respirer, il prit facilement son parti du malheur qui lui était arrivé.

Mais c'est Geneviève qui fut désolée, quand elle constata en l'arrosant, le lendemain matin, qu'une de ses feuilles était à moitié mangée. Elle ne fut consolée que lorsque de nouvelles feuilles se développèrent, et bientôt il y en eut tellement qu'elle oublia les deux premières, attendues pendant si longtemps.

QUELQUES CONSEILS

Jamais, depuis plusieurs mois, la « Grande Fabrique de poupées » n'avait présenté une pareille animation. Les ouvrières affairées couraient d'un étage à l'autre, apportant l'une des cartons, l'autre des poupées, la troisième des robes, la quatrième des chapeaux.

C'est qu'il s'agissait d'équiper près de deux cents demoiselles, commandées par un marchand anglais qui

ne voulait plus recevoir chez lui de poupées boches.

Quand la cloche annonça que les ouvrières pouvaient aller prendre leur repas de midi, toutes les poupées avaient des robes et des chapeaux, mais ni bas ni chaussures. Elles devaient attendre sur une grande table que l'on complète leur habillement.

Lorsque la dernière ouvrière eut fermé derrière elle la porte de la grande pièce où se tenaient les poupées, il se produisit un petit remue-ménage qui l'aurait bien étonnée si elle avait pu le voir! Mais les poupées sont futées et jamais elles ne se laissent prendre en flagrant délit de dissipation. On les retrouve toujours avec leur petit air sage, et pourtant elles ne se gênent pas pour jacasser et gambader dès qu'elles sont toutes seules. A preuve la scène qui se passa dans la « Grande Fabrique » le jour dont je vous parle.

— Où allons-nous?

— Chez les Boches!

— Quelle stupidité!

— Stupide vous-même!

— Dis donc, toi qui as une robe rose, tu m'écriras parce que je t'aime bien.

— Et toi, tu me répondras.

— Est-ce que nous allons courir le monde pieds nus?

— Qu'elle est sotte! Nous ne sommes pas complètement habillées.

— Quel ennui de sortir d'ici, on était si bien!

— Si bien? Tu n'es pas difficile. Moi j'en ai assez de la fabrique, il me tarde d'avoir une maman.

— Et moi aussi!

— Et moi aussi!

— Ne courez donc pas comme cela, vous autres. Vous allez nous faire tomber.

— Mademoiselle est en sucre?

— Non, en biscuit, c'est encore plus fragile. Vous l'apprendrez à vos dépens.

— Quelle pimbèche!

— Ah! pour l'amour de Dieu, ne vous disputez pas une heure avant de vous séparer, vous pourriez le regretter toute votre vie.

A ces dernières paroles, toutes les poupées qui étaient sur la table s'arrêtèrent net de remuer et de discourir pour regarder celle qui venait de parler.

C'était un beau bébé jumeau auquel on avait remis une tête la veille et qui attendait qu'on veuille bien le renvoyer à sa maman.

— Cela vous ennuerait-il, continua la poupée réparée, que je me mêle à votre conversation? J'ai quatre ans, j'ai déjà vu pas mal de

choses et je pourrais vous donner quelques petits conseils.

— Oh! oui, oui, parlez.

— Eh bien, vous allez faire votre entrée dans le monde. Certaines auront des mamans douces et bonnes qui les soigneront avec amour; d'autres tomberont sur des diabolotins qui ne leur laisseront pas une minute de répit.

— Oh! c'est affreux!

— N'y a-t-il pas moyen de choisir?

— Malheureusement non, mes pauvres petites. Chacune doit subir le sort qui lui est réservé et tâcher de s'accommoder des circonstances.

— Mais si on a la tête cassée?

— Si on a la tête cassée, on n'en meurt pas. On attend qu'on vous en remette une autre et c'est bientôt fait quand on a une maman soigneuse. Mais ce n'est pas cela que je voulais vous dire.

— Quoi donc, alors?



Ni bas, ni chaussures.

— Je voulais vous avertir qu'il y a, à Paris, une Société des Poupées, dont la directrice est M^{lle} Pâquerette, une poupée remarquable qui se dévoue depuis de longues années à ses semblables. Cette société a pour but de grouper toutes les poupées et de permettre à celles qui sont heureuses de venir en aide à celles qui ne le sont pas.

— Oh! mais, c'est admirable!

— Admirable, en effet! Aussi ne puis-je assez vous conseiller d'écrire à M^{lle} Pâquerette dès que vous serez arrivées à destination, car elle a souvent des remèdes aux maux qui ne peuvent se supporter.

— Elle peut vous faire changer de maman si on en a une trop méchante?

— Oui.

— Elle peut vous procurer les moyens de voir du pays quand on a envie de voyager?

— Oui.

— Elle peut vous faire réparer si la maman qu'on a vous laisse estropiée?

— Oui.



Un beau bébé Jumeau.

— Mais, c'est une fée?

— Presque.

— Oh! nous lui écrirons tout de suite.

— Vous ferez bien. Celles qui n'auront pas le moyen de payer leurs timbres pourront avoir recours à la voie du Journal.

— Quel journal?

— L'Indépendant, le Journal des Poupées, l'organe de la société.

— Ah! Il y a un journal?

— Mais oui. C'est même un journal qui n'intéresse pas seulement les poupées, mais aussi la plupart de nos mamans et même souvent nos grand'mères.

— Nos grand'mères?

— Nos grand'mères? Vous voyez que c'est un journal à la hauteur. Il est ouvert à toutes, quand il s'agit de réclamations et il publie les nouvelles et les romans des poupées qui ont du talent en littérature.

— J'y ferai paraître mes mémoires!

— Maintenant, voulez-vous me permettre encore un petit conseil?

— Oui, oui, oui.

— Soyez bien obéissantes avec vos mamans. Faites toujours ce qu'elles vous disent, mais ne faites jamais ce qu'elles font! Vous vous apercevrez bien vite que les petites filles, même les meilleures, n'ont pas que des qualités. Ne les imitez pas surtout.

La gourmandise, le mensonge, la vanité, l'égoïsme sont de vilains défauts qu'il faut laisser à d'autres qu'à nous. Notre réputation, jusqu'à présent, est assez bonne. Tâchez qu'elle soit meilleure encore, quand on vous connaîtra, mes petites amies. Remettez-vous vite à vos places, voici les ouvrières qui reviennent...

En un clin d'œil, toutes les poupées reprirent l'attitude figée qu'elles

avaient une heure auparavant et quand les ouvrières pénétrèrent dans l'atelier elles ne soupçonnèrent pas un seul instant la conversation qui venait d'avoir lieu.

PETITES ANNONCES

Simplette désirerait échanger une parure de cygne, état de neuf, contre une patinette. Ecrire au journal.

* *

On recherche activement un soldat boche, en plomb, qui s'est échappé dimanche dernier de la boîte de René S. Les poupées qui pourraient donner des renseigne-



Un soldat boche en plomb.

ments sur ce soldat seront reçues par M^{lle} Pâquerette, tous les jours, de 5 à 6, au journal.

OBJETS PERDUS

Une belle pièce de dix sous neuve, comme récompense, à qui rapportera à Michette son parapluie à manche d'écaïlle qu'elle a oublié au cinéma dimanche, en matinée.

* *

Il a été perdu hier une ravissante petite souris en velours gris répondant au nom de Trottinette. Prière



Une ravissante petite souris.

de la ramener au Journal contre un sucre de pomme de Rouen comme récompense.

Le Gérant : L. VERPILLET.

PARIS. — LOUIS DE SOYE, IMPRIMEUR.